

# Chroniques du Champ des Teurlées

Par Marc Rozanski  
Aquarelles Jean Perrin



Première partie,

*où l'auteur  
borne son  
pays.*

Sur l'autoroute du sud, entre les sorties Joigny et Auxerre Nord, en venant de Paris, on découvre après un petit bois une colline sur la gauche. Ses versants sont nus, comme les alentours. Son faite est couronné d'un petit boqueteau sombre qui se détache sur le ciel.

Les saisons coulent sur ses flancs, au rythme des moissons, des pluies et des neiges.

A chacun de mes passages, je la vois différente. Dorée par les blés, assombrie par les nuages bas, illuminée par le soleil de l'automne.

Et le boqueteau qui la coiffe garde son mystère, immuable au cours du temps. C'est la borne de la Bourgogne. Elle en a les couleurs changeantes et subtiles, la rigueur circulaire et le secret du petit bois.

Quand je la vois, je me sens chez moi.

Deuxième partie,

*où l'auteur se  
glisse dans le  
Morvan pour  
rejoindre sa  
maison  
(juillet).*

D'abord, il y a la sortie de l'autoroute. Avallon.

Un virage que l'on prend systématiquement trop vite. Un virage qui dit « Dites donc, vous n'êtes plus à Paris, ici ! Doucement ! »

Paris, c'est tout ce qui est au-dessus d'Auxerre.

Et puis les champs. Les haies, les vaches.

Je baisse la vitre. Cela sent le foin coupé.

En tournant à gauche après la station-service, j'évite la ville, son petit embouteillage de province et son feu interminable.

Je descends le raidillon qui mène à la vallée du Cousin, entre des maisons aux murs couleur de glaise tendre.

Je passe un pont. Je tourne à gauche. Nous sommes dans le Morvan.

La voiture roule dans une forêt sombre. On parle des loups qui attaquent les conducteurs en panne d'essence. On rigole. Et on ne rigole plus, parce que la forêt est vraiment sombre.

Des failles entre les arbres laissent voir des champs. Des pâtures. Quelques maisons serrées comme des poussins. Un couple de buses plane dans le ciel. À regarder les oiseaux, j'ai failli rater le virage. Le Morvan est un pays de détours.

Un café au bord de la route. Un rosier grim pant se promène sur sa façade. Quelques tables et quelques chaises devant. Pourquoi s'arrêter quand on est en voiture ? Seuls les cyclistes qui ont peiné dans les raidillons et les faux plats depuis Avallon ont le droit de s'asseoir dans un tel cadre. Comme tant d'autres depuis... Depuis quand ? La guerre peut-être, la seule qui compte. La grande. Ils étaient moustachus, les cyclistes, à l'époque, et portaient des boyaux enroulés autour du torse et des épaules.

Après un virage, on voit le panneau bleu foncé indiquant le nom du hameau et les grosses demeures solides faites de gneiss sur lequel elles reposent.

On traverse doucement. Il peut y avoir des enfants, des vieux, des chats, des poules... Tant qu'ici, les voitures devront ralentir pour laisser passer tout le reste, il fera bon vivre.

À l'embranchement après la stabula-



tion (la stabule), on prend à droite. On passe la maison de Madame Perreau. Madame Perreau... Mais il sera bien temps d'en parler plus tard. Et, deux cents mètres plus bas, on voit le toit dépasser de la haie, sous les hêtres. C'est là.

Troisième partie,  
où apparaît  
notre plus  
proche voisine  
(août).

Notre plus proche voisine s'appelle « Touterletuque », c'est du moins ainsi que l'appelle notre fille, dans son langage vieux de trois ans. Nous ne connaissons pas son vrai nom dans son langage de tourterelle. Elle a un compagnon qui, chaque soir, vient la rejoindre sur la bretelle de raccordement de la remontée aérosouterraine du poteau EDF de l'autre côté de la route. Avant de se poser, il a toujours l'extrême correction de pousser un cri rauque afin de prévenir de son arrivée. Ils se lissent les plumes mutuellement et contemplent le soleil couchant qui fait virer à l'orange leur plumage gris.

La tourterelle turque exprime bruyamment son désaccord lorsqu'elle est dérangée. Ainsi le jour où j'ai brûlé des herbes sèches afin de détruire un nid souterrain d'abeilles, la fumée a malencontreusement envahi le chêne dans lequel le volatile prenait le frais. Ce ne fut qu'après maintes protestations bruyantes qu'il se rendit compte qu'il n'avait pas affaire à un gentleman et qu'il valait mieux s'éloigner en traitant par le mépris ce quidam fumigène.

Pendant la journée, nous entendions souvent les deux oiseaux dans le noisetier, voletant bruyamment au milieu du feuillage. Quelle drôle d'idée d'aller se faire mal aux ailes en les cognant contre les branches !

Mais un jour où nous prenions notre déjeuner à côté de la source, j'aperçus une petite tête chauve émergeant d'une fourche de branches. Depuis le milieu de l'été un nid était installé à deux mètres de la table et nous ne nous en étions pas aperçus ! Deux jeunes s'y trouvaient, qui ont disparu peu de temps après. Sevrage, couleuvre ou carnivore quelconque ? Nul ne le sait sinon les deux parents qui, juchés sur le poteau en béton, regardent le soleil descendre sur la pénélaine posthercynienne de l'autre côté du ruisseau.

Quatrième partie  
où l'auteur  
esquisse le  
Champ des  
Teurlées.

Le hameau est construit au flanc de la vallée qui descend assez vivement vers le ruisseau. C'est sur cette pente que, un peu plus bas, se trouve le Champ des Teurlées. Un triangle de pâture borné par la départementale et les champs. Le Gauthier pardessous et Pillet au-dessus. À une trentaine de mètres de la route coule une source. C'est probablement elle qui est à l'origine de l'installation de la maison. Cette source suinte plus qu'elle ne coule. Mais son débit est soutenu et, pendant la grande sécheresse de 1976, elle était l'une des rares du hameau à continuer de couler. Sa présence a permis à un superbe chêne de pousser au-dessus, car ces arbres sont grands buveurs. Un noisetier est venu par la suite. Afin de dégager la vue et le passage, nous l'avons abattu. Ses branches n'ont pas leurs pareilles pour faire des arcs et des cabanes.

À l'ombre du chêne est posée la maison. Le froid de l'hiver interdit les fantaisies architecturales sous peine de perdre de la chaleur. Aussi son plan est-il des plus simples. À gauche la vaste grange, au centre la salle commune que l'on appelle la « carrée ». Au-dessus, un fenil qui a été transformé en chambre et en salle de bain, à droite un cellier bas avec, derrière, la cave et deux chambres au-dessus. Il conviendrait que je fasse un jour le tour



Photo Yvon Létrange

des carrières de la région afin de savoir de laquelle les pierres de la maison ont été extraites. Il s'agit de gneiss, dont les minuscules paillettes scintillent au soleil. Le soir tombé, les blocs de pierre restituent la chaleur accumulée et il fait bon s'y adosser.

### Cinquième partie, *où l'on ébauche une présentation de madame Perreau.*

Madame Perreau habite la maison la plus proche de la nôtre. Les Pillet construisent juste au-dessus de chez nous, mais en attendant, c'est notre plus proche voisine, si l'on excepte Touterrelleuque.

Elle ne va pas bien, madame Perreau. Elle a de l'arthrose. Ce que c'est que d'être vieux. Il lui tarde d'être au bourg. Elle entend par là le cimetière non loin de la mairie. Elle est maudrue. Maudrue ? Ça veut dire pas gaité ! Et c'est vrai que, dans le temps, elle passait des pièces de bois à son mari monté sur la remorque. Elle était drue en ce temps-là.

Voilà ce qu'elle dit.

Mais si vous demandez aux Pillet, ils vous diront qu'elle est en pleine forme et qu'ils l'ont toujours connue comme ça. Et puis, quand elle trimballe son siau de charbon, elle est encore vigoureuse. Alors, on parle un peu de sa santé, et on passe à autre chose.

Car madame Perreau est bavarde.

Au début, je pensais que l'expression « Pour vous en finir », mettait un point final à un sujet. Mais j'ai vite découvert que ce n'est qu'une respiration dans le discours, afin de reprendre de plus belle. Elle a tant de silence et de solitude à rattrapper. Toute seule dans sa maison aux poutres sombres, dans ce hameau qu'elle a vu se vider au cours des années.

Pour elle, le monde est divisé en deux. Ceux qu'elle aime, et les autres. Les autres sont définitivement condamnés et elle n'a pas de mots assez durs. « Le Gauthier, c'est un emmerdeur, et son fils, y dit jamais rien ». « Les Martin, tins, ben eux, ils parlent à personne, et le gars, il est complètement tapé, ça se voit, c'est du résidu d'alcoolique » et puis cet autre qui n'arrête pas de se saouler la mâchoire... Quant à nous, nous avons la chance de faire partie de ses amis.

Elle a l'air dur, madame Perreau, mais parfois, elle se laisse aller. « Quand mes enfants partent, et ben j'm'ennuie, ou ben j'pleure ».

Le soir, ça va. Elle regarde « Questions pour un champion » à la télé. Mais la journée... Et la nuit... Parce qu'on dort peu, à son âge. On pense. Et la vieille maison s'emplit de fantômes familiers que les premières lueurs de l'aube grise chassent sous les combles.

### Sixième partie, *où l'on parle de bestioles diverses (juillet).*

Parlons d'abord d'un tout petit insecte, le charançon des grains, dont la tête, qui ressemble à une trompe, s'allonge comme pour atteindre la taille de son nom latin « Calandra granaria ». Porter un nom étranger peut être difficile, charançon des grains, mon frère ! Par solidarité, je t'ai sauvé d'une noyade inéluctable dans la source.

La sauvagerie de la tondeuse a dérangé un paon du jour à peine sorti de son cocon. Le temps de battre un peu des ailes, de réfléchir à son nouveau et étrange statut de plus beau papillon du jardin, et il s'est envolé. « Au revoir paondujou ! » a crié ma fille. Il a battu des ailes en signe de connivence. J'ai lu que les chenilles de ce papillon se nourrissent de feuilles d'orties. Elles doivent être à la fête : dans le jardin ces plantes atteignent des hauteurs équatoriales. Lorsque je les fauche, elles me tombent sur la tête.

J'ai enfumé un nid souterrain d'abeilles en brûlant de l'herbe au-dessus. Il s'agit d'abeilles sauvages, plus petites et de forme plus trapue que les abeilles domestiques. Pendant trois jours les malheureux insectes, de retour de leurs quêtes dans les prés, cherchaient, affolés et furieux, le nid au milieu des cendres noires. Faute de l'avoir trouvé, elles continuaient leur quête pathétique sous les touffes d'herbe alentour avant d'aller mourir on ne sait où. Achéons temporairement ce chapitre consacré aux insectes avec cette vision, dans la lumière chaude de la fin de journée, de cinq couples de cantharides (*Rhagonycha fulva*) copulant vigoureusement sur une ombellifère en agitant d'extase leurs petites antennes vers le soleil couchant.

### Septième partie, *où Madame Perreau n'est pas contente (octobre).*

Madame Perreau n'est pas contente. Les agriculteurs cassent tout, et ça, ce n'est pas admis-sible.



Elle a regardé le ministre de l'Économie à la télévision ce midi, et lui non plus n'était pas content.

« Vous avez vu ce qu'ils ont fait dans le Midi, à ... » « Moissac » « Oui, c'est ça, Moissac » dit-elle en épluchant une pomme à couteau, de celles dont on n'a pas besoin de faire des tartes ou des compotes avec. « Ils ont tout cassé. Moi, j'ai passé toute une vie de misère dans ce métier ! Nous aussi on a eu des années de sécheresse ! On a même eu la fièvre aphteuse ! Et personne ne nous donnait rien. Hé ben on n'a jamais cassé ! ».

Quel jugement porter sur ces agriculteurs ? On pourrait en dire, des choses, pas plus loin qu'autour du hameau.

Des villages peuplés exclusivement de vieux, lorsque le froid de l'hiver arrive.

Le fils Gauthier dont on se demande s'il trouvera jamais femme, et dont l'univers va de la discothèque d'Avallon à celle de Corbigny.

Les terres en friches, invendables, devenues inexploitable, trop grandes pour les Parisiens qui se contentent d'un petit lopin.

Les bois communaux dont per-

sonne ne s'occupe

et qui, peu à

peu,



deviennent maquis, puis jungle impénétrable, royaumes des oiseaux, des mulots et des serpents.

Des fermes en ruine, qu'on imagine à l'époque où elles étaient pleines de vie, et dont la toiture pourrie et les murs fendus vont bientôt s'écrouler sur des fantômes et des souvenirs.

Une région dont le seul espoir réside dans les citadins que l'on ne voit qu'une fois l'an.

L'église du bourg, avec sa voûte dont les fissures laissent prévoir exactement par où l'effondrement va commencer et dont

la nef s'ouvre comme une noix.

Une façon de vivre, avec ses joies, ses peines, sa dureté, que l'on voit s'éteindre dans le vieux regard de madame Perreau.

Une civilisation, un patois, des coutumes, des musiques, que l'on connaît si peu, et qui s'enfoncent dans le marais noir de l'oubli. Comme Venise dans la mer. Et cela vous serre le cœur tout autant.

Est-ce la construction de l'Europe ? Est-ce le temps qui passe et qui ensevelit les paysans dans la terre épaisse comme il a enseveli les cités antiques du Proche-Orient sous le sable ?

Faut-il même se battre contre cet avenir où mon pays sera un désert sillonné d'autoroutes et de TGV ?

Je ne sais, et je m'assois au milieu du terrain, en regardant le soleil couchant embrasser le ciel. Une buse passe au loin. Un chien aboie dans une ferme du côté du bourg. C'est le crépuscule, et mon cœur s'emplît de toute la beauté du monde.

## Huitième partie, *où l'on parle des habitants non humains de la maison.*

Grande découverte en juillet dans la grange : une mue de serpent longue d'au moins un mètre. Affolement dans la gent féminine, intérêt inquiet chez les enfants, réveil de l'instinct de zoologue chez moi. On distinguait nettement les écailles et la mue donnait une image très nette de la tête du serpent. La longueur de l'objet ne laisse aucun doute. Il s'agit d'une couleuvre. Comme l'a dit le pharmacien : « Des tuyaux d'arrosage comme ça, c'est des couleuvres ». Je parierais plus précisément pour la couleuvre à collier, très commune dans toute la France. De toute façon, madame Perreau n'a jamais vu de vipères sur ce versant. Par contre il y en a de l'autre côté du ruisseau.

Je fus étonné, en changeant les tuiles du toit, de découvrir une autre mue en haut du mur, sous la toiture. La bestiole semble avoir des qualités d'alpiniste. Un peu après le pont sur le ruisseau, nous avons trouvé lors d'une promenade une petite couleuvre qui avait dû être blessée par une voiture. Elle était très jolie, avec ses écailles jaunes et noires. Mais hélas le temps qui lui restait à vivre semblait compté. Pour revenir à notre locataire, j'espère qu'elle

saura remplir les deux missions que je lui confie : ne pas se trouver sur le passage de mon épouse et chasser les loirs.

Les loirs ! Ces charmants rongeurs aux mouvements vifs, à l'œil mélancolique et à la queue touffue ont été élevés au rang de mythes depuis que, dans un combat acharné, mon épouse et ma mère ont, en mon absence, réussi à en coincer trois dans un sac en plastique pour aller les lâcher sur la route en contrebas. Une autre de ces bestioles se fit bêtement prendre par un piège à rat. Les méthodes chimiques (morceaux de pomme empoisonnés) semblent pour l'instant inopérantes. Ce n'est pas tant l'existence de ces bestioles qui nous énerve que leur propension à se balader fort peu discrètement au-dessus de nos têtes pendant la nuit et leur habitude de déménager la laine de verre qui sert d'isolation. Ajoutons à cela les crottes déposées par-ci par-là et l'on comprendra qu'il convient de bien délimiter leur territoire et le nôtre, c'est-à-dire la maison pour nous et le reste du Morvan pour eux.

Nous accueillons un hérisson pour l'hiver. Il s'est installé dans la grange, sous une poutre posée au sol. Pendant trois jours il a gratté le sol avec énergie, s'entourant d'une masse de débris où prédominent la terre, la paille et les morceaux de vieux journaux. Il semblait boire un peu du lait que je lui donnais dans une soucoupe. Au bout d'un certain temps, il a achevé son installation et s'est endormi. Instructions ont été données aux enfants de ne pas l'embêter. Il faudra que je pense à dire la même chose aux adultes que l'on croit toujours plus raisonnables qu'ils ne sont. En été, nous eûmes plusieurs fois, le soir, la visite de frelons qui entraient par la cheminée et qui tournaient autour de la lampe avec un bruit de chasseur à réaction. Ici, on les appelle « guichards » et les enfants ont appris à en avoir peur. Heureusement, ils sont passablement plus idiots que les guêpes et leur mise à mort s'en trouve simplifiée.

Plus sympathique est le taon des bœufs (*Tanus bovinus*), impressionnant mais qui n'attaque pas l'homme. Il se laisse facilement chasser de la maison. Son cousin le taon des pluies est, lui, beaucoup plus agressif. Plus petit que le taon des bœufs, il apparaît, comme son nom l'indique, lorsque le temps est humide. L'atmosphère d'orage le stimule particulièrement. Sa piqure est douloureuse mais il convient, avant de l'écraser, d'observer la beauté de ses yeux irisés de toutes les teintes de l'arc-en-ciel ■